

dent pas l'immense variété des tableaux que le doigt de Dieu a tracée en les animant sur la substance terrestre comme sur une toile. Voilà en image la vie sensible de la patrie. En réalité, c'est la physionomie animée de la patrie. Cette physionomie qui se lit sur le front, dans les yeux, dans tous les traits, dans la voix, dans les allures mêmes de tout être qui vit. Otez lui cette énergie visible, il peut vivre de la vie physique, mais sensiblement il est mort.

Sortons de l'aostraction. Voyez parmi les hommes ces patries diverses qui composent la grande société humaine, comme les divers sols tendent à constituer l'immensité du globe terrestre; ces physionomies diverses qui les distinguent sans les opposer, mieux encore que ne font les fleuves, les montagnes et les mers. Le descendant des Gaulois conserve encore, dans une vitalité qui ne se repose pas, sous une apparence moins solennelle, la profondeur de la méthode, la jovialité qui se rit même du malheur, le sens de la justice, le courage bouillant, la chaleur de l'hospitalité qui distingua ses pères. L'Anglais tient à l'ampleur et à la dignité de sa démarche, à la hauteur de son caractère, à la froideur de son courage, à la constance inébranlable de ses décrets. L'Italien aime encore à fournir au Capitole chrétien le dévouement de ses saints, le sang de ses martyrs; il est judicieux, vif et emporté, comme tout enfant gâté de la Providence.

O Dieu, que vous êtes riche dans vos œuvres! Avec quelle prodigieuse et sublime fécondité vous avez distribué à chaque nation sa parure et ses ornements! Chaque peuple a son type et sa nature: c'est votre loi; et jamais l'homme, quoiqu'il fasse, ne franchira cette limite; la nature se corrige, mais elle ne se dompte pas.

Je le sais, depuis le commencement des temps, l'homme a tenté de confondre ce que Dieu a voulu distinguer; et les races sont encore debout; elles peuvent s'aimer, se tendre la main, s'unir même par les liens d'une intime charité; mais la charité ne fut jamais la confusion.

Les tyrans ont essayé cette œuvre insensée; mais la nature, qui parle au nom de Dieu, a fait résistance. Chassée sur un point du monde, elle a fui sur un autre; elle y a enfoncé ces racines, et elle respire en liberté.

L'Irlandais n'a pas dépouillé sur des plages adoptives la fermeté de sa foi, le bouillant de son caractère et de son industrie miraculeuse.

Les rameaux détachés de la France, au milieu des orages, à mille lieues de distance, croissent et poussent des fleurs dont les couleurs sont encore vives. Il en est plus d'un parmi vous, M. F., qui ont rencontré avec bonheur un exilé encore français. Le sauvage même des forêts canadiennes vit encore dans l'atmosphère éclatante d'une civilisation favorable. Je puis me tromper; mais il me semble que nos descendants distingueront, au premier coup d'œil, le Polonais martyrisé à côté de son bourreau.

Il est vrai, mes chers compatriotes, que les races, surtout les parcelles qui s'en détachent, peuvent mourir à la vie sensible, mais, ne l'oublions pas, cette mort n'est pas souvent par défiance, mais par connivence. On a péri, c'est qu'on a voulu périr pour vivre d'une vie étrangère. Or, quand on cède, personne ne peut se vanter ni de la victoire, ni de la défaite.

Nous aussi, Canadiens-Français, nous possédons une

vie sensible, sur ces bords aussi bien conquis par nos pères qu'ils l'ont été par des étrangers. Cette vie sensible, c'est une partie de nous; c'est nous; et certes, nous n'avons à rougir ni de ceux qui nous l'ont transmise, ni de l'usage que nous pouvons en faire.

Mais à quoi tient en général et spécialement pour nous, cette vie sensible? A trois sources principales: l'éducation, la langue et le sang, auxquelles je rapporterais volontiers nos coutumes, notre extérieur et jusqu'à la fantaisie de nos vêtements.

C'est ici, M. F., que je demande l'action bienfaisante de la vie morale, de la force, de l'énergie que doivent savoir déployer des hommes libres, pour conserver, perfectionner leur propre vie et prévenir les funestes atteintes de la mort.

Ici encore, M. F., je réclame le privilège de parler en toute franchise, sans arrière-pensée ni d'orgueil, ni de blâme; et quelle que soit la portée qu'on donne à mes paroles, pourvu qu'elle soit juste, je ne m'en plaindrai pas.

L'éducation doit être patriotique; non seulement elle doit être catholique, religieuse, morale, non seulement elle doit être haute et forte, puisque l'éducation, à ce point de vue, dispose de notre vie morale, patriotique; mais encore, dans l'intérêt de notre vie sensible, au point de vue de nos mœurs canadiennes, elle doit être nationale.

En effet, M. F., les mœurs qui cèdent quelquefois même entre les mains de l'homme ne sont qu'une cire molle et flexible entre les mains d'un enfant. Elles sont sensibles à la culture; et bien que l'enfant canadien aime naturellement à montrer des mœurs canadiennes, cependant, sous l'influence de l'éducation, il consentira sans peine à revêtir pour la vie des mœurs étrangères. L'éducation, qui fait l'homme religieux, fait aussi l'homme patriote, le digne enfant de la patrie, respirant, comme ses pères et ses concitoyens, de la même vie sensible.

La langue. A ce mot, mes chers compatriotes, un sentiment patriotique, mêlé de joie et de tristesse, a sans doute pénétré vos âmes.

La langue, cet élément de la patrie, ce diamant précieux où viennent passer successivement, avec le flot du temps, ses pensées, ses affections, ses hymnes, ses soupirs et ses plaintes; la langue, qui relie le présent aux existences du passé; la langue, la voix de nos ancêtres, notre voix, la voix de nos enfants; la langue, cette noble défense, cet élément indispensable d'union nationale, ce rempart inexpugnable contre les envahissements jaloux des mœurs étrangères; la langue, le souffle le plus pur, la vie de la patrie.

Un peuple meurt-il avec sa langue? Un peuple vit-il, quand il a perdu sa voix? O voix de notre patrie! ton nom seul a rendu nos oreilles attentives, nos poitrines palpitantes.

Oh! honneur à vous, citoyens dévoués et patriotes, qui consacrez une large part de votre vie à cultiver ce précieux élément de la nôtre; écrivains bien doués, qui respectez partout la pureté ombreuse de son origine.

Honneur à vous aussi, qui sans rien enlever au droit sacré de notre langue nationale, savez prendre, dans la lutte, une arme étrangère, la saisir dans les mains de vos adversaires, la manier à votre tour, vous en faire un élément nécessaire au soin des intérêts publics ou même des intérêts privés.